

À l'ère des « identités » : Érotisme, corps et Violence¹

Prenant comme point de départ la question de l'argument de notre Colloque, nous avons décidé d'interroger le malaise de notre époque sous l'angle de ce qui apparaît, comme symptôme, dans notre clinique comme dans la dimension que nous appelons sociale, à savoir la recherche, parfois désespérée, d'une « identité », qu'elle soit religieuse, raciale, de genre ou encore celle proposée par le flot de conseils des nouveaux « maîtres *influencers* numériques ». C'est pourquoi nous appelons ce moment « l'ère des identités ».

Les questions qui s'imposent alors sont :

- Qu'est-ce qui fait que tant de gens « collent » à une nomination qui, de nos jours, prolifère à la vitesse du monde cybernétique ?
- Quel rapport cela a-t-il avec les conditions actuelles de deux éléments, la *castration* et l'*altérité*, indispensables à la subjectivation, à la constitution d'un corps érotisé et de barrières, ou possibilités sublimatoires, face à l'agressivité et à la violence qui nous habitent ?

Ce sont deux concepts chers à la Psychanalyse, qui a toujours considéré le soi-disant « l'humain » comme un être incomplet, *néotène*, désemparé (abandonné) par la Nature et absolument dépendant d'un Autre qui le constitue comme sujet à partir à la fois de son désir et de sa position de différence radicale, d'*altérité* donc. D'un Autre donc, dont il recevra non seulement sa marque, celle de sa condition, mais aussi celle qui organise sa désorientation pulsionnelle lui transmettant, par l'opération que Freud a justement appelée *castration*, la Loi du Désir.

Freud souligne, d'une part, que l'incidence de la *castration* se manifeste dans la reconnaissance que nous ne sommes pas omnipotents, qu'il y a des limites à la satisfaction et que l'interdiction est un élément essentiel dans la constitution de la psyché, et, d'autre part, que l'*altérité* s'articule avec cette expérience de castration puisque l'existence de l'Autre s'impose comme une limitation au désir narcissique de l'infans. La fonction de l'*altérité*, lorsqu'elle est présentée par les figures d'autorité dans l'expérience, implique la reconnaissance de l'autre, du semblable (proche), comme différent, comme porteur d'un désir qui lui est propre, imposant au sujet une réorganisation de ses attentes et de ses fantasmes. Le refus – parfois parce qu'il est forclos – de l'*altérité* peut à son tour être vécu comme un retour à l'état narcissique, dans lequel le sujet ne pourra pas affronter les limites de la castration et tout ce que cela implique : il ne pourra pas affronter l'*unheimlich*, l'inconnu, l'inquietante étrangeté, le réel qui l'habite et le constitue.

Mais que se passe-t-il dans la sphère la plus intime du lieu où un sujet pourrait se constituer, ce que nous appelons une famille, dans laquelle son drame particulier, son mythe individuel pourrait se dérouler ? Pourquoi la famille a-t-elle failli à sa fonction de soutenir la place de l'*altérité* ainsi que de garantir les possibilités pour que, à travers ce drame – que Freud a appelé le complexe d'Œdipe – l'opération de *castration* puisse avoir

¹ Texte présenté au Colloque CEG – Convergencia – PARIS 2025 : « Mal-être, Castration, Altérité » par l'École Lacanienne de Psychanalyse de Vitoria-ELPV. Groupe de travail : Beatrice do Valle, Camila Scarpati, Darlene Tronquoy, Inêz Torres, Felipe C. da Rocha, Paula Lempê et Rosânea de Freitas.

lieu, offrant au sujet la possibilité de s'identifier à un sexe qui lui permette, à tout le moins, de le représenter, en lui fournissant les contours d'un érotisme ? Oui, car la fonction d'*altérité* et de *castration* est chargée de donner au corps une fonction sexuelle/sexuelle ainsi que de permettre au sujet de s'inscrire dans une lignée générationnelle. Sans elle, c'est l'horreur, c'est l'errance !

La série *Adolescence*, plus que de discuter du monde virtuel, montre clairement la relation entre le « manque de lieu » – d'une « identification » qui pourrait au moins guider un sujet – et les passages à l'acte violents. Et c'est ce dont témoigne notre clinique, qui reçoit quotidiennement, comme le rappelle Lacan (1998, p. 126), l'homme « libéré » de la société moderne révélant sa fragmentation, sa déréalisation de l'autre et du monde avec ses conséquences sociales d'échec et de crime, quand il ne retourne pas contre lui-même son agressivité qui mutile, scarifie, déforme, et avec la licence du « droit » conféré par les techniques scientifiques. « Après tout, pourquoi pas ? », telle est la vignette postmoderne d'une époque à l'opposé de celle de Freud. Autrefois, si tout était interdit, aujourd'hui, tout est permis, mais avec quels effets ? Notre clinique en témoigne.

Éprouvant un moment d'angoisse, J-Augusto, en décembre 2023, arrive au cabinet de son analyste. Il se décrit comme un *incel* (célibataire involontaire). À 23 ans, il est toujours vierge, il² n'a même jamais embrassé une fille. Avec un discours marqué par une certaine misogynie (misophonie – un lapsus à l'écrit), il dit que, selon la théorie darwinienne, lui, en tant qu'homme, a peu de chances avec les femmes (au pluriel). Il parle de la règle 80/20.1 Il se considère comme laid et petit, des caractéristiques méprisables qui le font se sentir humilié. De plus, son pénis est petit, selon des recherches effectuées sur Internet sur la taille normale du membre sexuel masculin. En fait, Internet – depuis la solitude de sa chambre – est l'écran à travers lequel il voit le monde : « Discord », son réseau social. Il mentionne souvent ses idoles à travers des podcasts et des YouTubeurs et leur adhésion à leurs idées. La tendance dans ce choix est frappante : il s'agit de noms clairement liés à l'extrême droite présente sur internet.

J-Augusto considère qu'il n'a pas profité de son adolescence et de son temps scolaire. Il ressent le « harcèlement » dont il est victime de la part de ses collègues et de ses professeurs. Il essaie de terminer ses études, mais il trouve cela très difficile et il remet les choses à plus tard. A beaucoup de pensées coupables et de dégoût de soi. Vous pensez que vous êtes stupide : signes d'une vie scolaire ! Son plus grand intérêt est la musique : le métal extrême. Il envisage même de composer quelque chose de bien et de vivre de la musique, mais il ne peut pas passer outre quelques riffs de guitare, sur lesquels il va et vient, essayant de s'améliorer. En pensant aux paroles de ses chansons, dans ses compositions, la manifestation de la haine dans des scènes de violence et de barbarie devient évidente.

Les questions concernant les femmes sont des thèmes récurrents dans leurs séances. Emprisonné et désorienté par rapport à la construction de sa position sexuelle, de sa masculinité/virilité, il suit le chemin d'une offre facile et séduisante des réseaux sociaux. Mais, à mi-chemin, une pierre : les réponses qui s'y trouvent n'enlèvent pas son angoisse. Il découvre la psychanalyse.

2 Le principe de Pareto [qui peut être appliqué dans plusieurs domaines, tels que la gestion d'entreprise, la productivité individuelle et même dans la vie personnelle], également connu sous le nom de règle 80/20, loi du petit nombre vital ou principe de rareté des facteurs, stipule que, pour de nombreux événements, environ 80 % des effets proviennent de 20 % des causes (Wikipedia).

Il suit toujours ses séances. Quelque chose encore en construction. Mais la recherche d'un trait qui le définit, l'identifie, continue. À ce stade, il envisage de demander une évaluation neuropsychologique qui pourrait atténuer ses pensées coupables : il veut savoir s'il est autiste.

La question initiale concernant cette affaire était : « Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui qui prolonge et rend difficile le travail, l'élaboration et la sortie de cette période de l'adolescence et de ses problèmes typiques, malgré l'âge de ce jeune homme, 23 ans ? » L'impuissance de l'adolescence a laissé les jeunes à la merci des médias sociaux et de la prolifération des discours de haine. Quelle est la place de la psychanalyse comme discours et comme praxis dans ce contexte ?

Nous savons que les sorties sont singulières, cependant, nous devons être conscients des effets d'un temps qui vise les plaisirs et les satisfactions immédiates, dans lequel les impératifs de la jouissance sont ceux qui offrent les (dés)coordonnées, laissant les sujets sans possibilité – ou presque – d'être capturés par l'intrigue qui accueillerait leur division et permettrait à la jouissance de céder aux coordonnées du désir. Face à des offres écrasantes, infondées et infructueuses, une telle division a été vécue comme une « fissure terrifiante » (LACAN, 1998, p. 126).

L'immersion dans l'ère numérique a intensifié le rapport aux appareils électroniques et à ses temps d'utilisation, accentuant les isolements. Nous vivons dans une société anesthésiée, que ce soit par la douleur, la solitude, les dispositifs électroniques, les médicaments ou les drogues sous différentes formes et modes d'utilisation. Face à l'angoisse, à la dépression et à la mélancolie, les gens ont tendance à soulager la peur, l'angoisse et la douleur d'exister avec des substances psychoactives. Anesthésiés, paralysés, se trouvent des adultes, des jeunes et même des enfants. Quel manque ou manque symbolique/imaginaire a provoqué cette capture addictive ?

Se pourrait-il que la fin du Patriarcat, qui, malgré ses conséquences désastreuses – le pouvoir extrême des hommes sur les femmes et les enfants – nous ait laissés orphelins dans son rôle de garant, dans la société, du rôle de père, même si ce rôle vacillait dans la sphère privée de la famille ? La prolifération de l'offre d'« identités », de possibilités de « adultérer » les corps avec les discours qui les soutiennent – scientisme/capitalisme – ne pourrait-elle pas être une tentative de réponse à cet « orphelinat » ?

Jacques Lacan, dans *Le Séminaire, livre 17, l'envers de la psychanalyse*, présente le discours du capitaliste comme celui qui est produit non par une rotation des éléments qui fondent les autres discours, mais seulement par une inversion, à partir du discours du maître, entre S1 et \$, dans laquelle \$, le sujet, avec sa division, passe à la place de l'agent. Le problème est que, contrairement à d'autres discours qui organisent en quelque sorte le lien social, le discours capitaliste fait exactement le contraire : il coupe les liens et laisse chacun se débrouiller seul avec son caddie rempli de promesses de bonheur.

Constamment captivé par de nouveaux objets, les *gadgets* de la société de consommation, le désir reste insatisfait, ce qui devient évident lorsque l'on se souvient de certains aspects du rapport au corps à notre époque : il manque toujours quelque chose, il y a toujours une retouche à faire, un nouveau rituel, une nouvelle procédure ! La psychanalyse nous apprend que le désir n'a pas d'objet, qu'il s'échappe, comme pur manque, dans les interstices de ses simulacres, donc, pas de corps idéal, pas d'adéquation complète au sexe, donc, quel prix payer dans la mesure où le trou réel de

notre expérience est pris comme un débit, comme une dette à payer ? Et cette recherche ne s'inscrirait-elle pas dans la même logique que la recherche d'une « identité » ?

D'où l'importance, pour les psychanalystes au moins, de se rendre compte que le terme d'identité efface et étouffe la dimension du « Je », du sujet de l'inconscient. Son usage devrait donc, pour nous, être restreint à son sens politique, car le sujet n'est pas précisément une identité, mais une question sur l'identité. C'est celui qui se détache du « Nous » dans lequel son être perd son anonymat dans le groupe, dans la tribu, dans la race, dans le genre. À l'ère des identités, où est passé le sujet qui s'interroge sur lui-même et sur le sens de son existence et de sa perte lorsqu'elle touche à l'être ? Où est passée la référence au « Je » comme énigme de l'être lorsqu'un événement traumatique produit le vertige, nous plaçant devant un précipice sans que nous sachions ensuite « être à nouveau » ? (LEGUIL, 2019) Ne serait-ce pas le moment où, à notre époque, nous cherchons une identité prêt-à-porter ?

Ainsi, la recherche d'identification à un groupe, à une idée ou à d'autres « égaux » vise à entretenir le malaise inhérent à l'existence humaine. Mais, comme le rappelle Freud, elle finit souvent, au lieu d'atteindre l'objectif initial, par s'en éloigner encore davantage. En essayant d'abolir les différences dans le bastion des égaux, elle met en évidence les failles d'une logique qui va à l'encontre de l'universel et finit par produire le contraire : ce qui, au début, est vu comme un antidote dans la recherche de l'égalité et des droits, peut avoir comme effet secondaire la cristallisation de positions passées dans une bataille à somme nulle (MOUNK, 2024).

Quand le sujet, alors, « cette victime émouvante, évadée d'ailleurs [...] voué à la plus formidable galère sociale » qu'est l'homme moderne, comme nous le dit Lacan (1998, p. 124), rompt son exil, avec son silence, parfois bruyant, et vient à nous, « c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux » (Idem, p. 124). Il s'agit, dans une traversée des identités, de parier et de donner de l'espace au « Je », au-delà des similitudes, des comparaisons imaginaires, comme le rappelle Leguil (2019), de nos compétitions comme possibilité de se confronter à leur « inquiétante étrangeté », à leur propre *Unheimlichkeit*, pour conclure avec le très contemporain Sigmund Freud !

RÉFÉRENCES

LACAN, Jacques. "A agressividade em psicanálise". In: *Escritos*. Tradução de Vera Ribeiro. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editora, 1998.

_____. *O Seminário, livro 17, o avesso da psicanálise (1969-1970)*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1992.

LEGUIL, Clotilde. Texto apresentado no Fórum Philo "Le Monde", Le Mans, 12 de novembro de 2019. <http://forumlemondelemans.univ-lemans...>

MOUNK, Yascha. *A armadilha da identidade: uma história das ideias e do poder em nosso tempo*. Tradução de Roger Trimer. São Paulo: Edições 70, 2024.